

La recherche d'un Survenant

Yves Masson, *Faut y croire pour le voir*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1990, 100 p.

Jean-François Caron, *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres...*, Montréal, Les Herbes rouges, collection « Théâtre », 1990, 138 p.

Solange Collin, *Si je n'étais pas partie...*, Alexandra David-Néel, Montréal, Remue-ménage, 1990, 92 p.

Yves Dubé

Number 59, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubé, Y. (1990). Review of [La recherche d'un Survenant / Yves Masson, *Faut y croire pour le voir*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1990, 100 p. / Jean-François Caron, *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres...*, Montréal, Les Herbes rouges, collection « Théâtre », 1990, 138 p. / Solange Collin, *Si je n'étais pas partie...*, Alexandra David-Néel, Montréal, Remue-ménage, 1990, 92 p.] *Lettres québécoises*, (59), 43–44.

Yves Masson, *Faut y croire pour le voir*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1990, 100 p., 11 \$.

Jean-François Caron, *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres...*, Montréal, Les Herbes rouges, collection « Théâtre », 1990, 138 p., 14,95 \$.

Solange Collin, *Si je n'étais pas partie...* Alexandra David-Néel, Montréal, Remue-ménage, 1990, 92 p., 9,95 \$.

La recherche d'un Survenant

THÉÂTRE
Yves Dubé

On a beaucoup parlé de l'existence du Survenant

et des enchantements que cause un tel personnage dans la littérature et dans la vie. La représentation idéale qu'en a donnée Pasolini dans *Théorème* a suscité des rêves ardents et passionnés, quelquefois fous et souvent marginaux. C'est comme si on se permettait de découvrir une réalité nouvelle: l'attente d'un Survenant et même, pour certaines natures plus sensibles, le besoin impérieux d'un Survenant. D'où la recherche de signes révélant sa présence et l'éveil en tout humain d'une conscience prête à tout — jusqu'à l'esclavage dans certains cas — pour connaître de bienheureux égarements. Entre-temps la vie passe, les énergies se consomment, mais une part inviolée de notre intimité reste à l'affût de l'Invité tant ardemment désiré, si ultimement souhaité.

Y a-t-il quelqu'un dans la salle qui veut partir avant qu'il n'entre en scène? Quelques médiocres risqueront de se lever... et peut-être le regretteront-ils...

Qui n'a vraiment pas besoin de lui? Qui a peur du Survenant? Ne craignez-vous pas de mourir sans le rencontrer? Tant de questions se bousculent et nous demeurons, yeux rivés au Désir, gorges sèches, cœurs battant la chamade!

D'où viendra-t-il? À quoi ressemblera-t-il? Ne risque-t-il pas d'engendrer plus de déceptions et de frustrations que de réelles et vivifiantes satisfactions? Mille interrogations fusent... alors que de l'extérieur les juges grognent: crise d'adolescence mal réglée... débilité prononcée...

Les réponses peuvent venir de l'intérieur ou du domaine onirique (à l'état de veille, sous l'effet d'une drogue, dans les replis du sommeil) et malheureusement peuvent aussi ne jamais venir: c'est la mort lente de ceux qui auront tôt ou tard l'impression d'avoir tout raté.

L'ultime fuite

Yves Masson nous confie l'essentiel du secret de l'attente: *Faut y croire pour le voir*. On dirait un axiome pris à l'envers... Les exigences changent de bord, mais l'objectif n'y perd ni son essence ni l'évanescence de ses charmes. D'ailleurs, comme « c'est l'enfer partout » constate Ariane, toute possibilité d'évasion représente une amélioration et plus l'évasion est étendue, plus l'amélioration peut être sensible... Mais pourquoi ne pas tenter l'ultime fuite, l'appel aux astres? C'est donc d'eux que Paco arrive et conquiert autant le père que la fille, pourtant si diamétralement opposés au lever de rideau. Paco n'est pas qu'un Survenant de service; il est présent, influent, doué et critique. Il se permet même des affirmations qui peuvent nous laisser songeurs: « Les terriens sous-estiment toujours leurs capacités ». Et plus loin: « La terre, c'est la place! J'en reviens pas de l'humanité. C'est la gang la plus dégénérée de l'univers ». L'univers, c'est le domaine de Paco, c'est le lieu de liberté par excellence. De même que l'appartement quotidien est l'endroit du monde le plus important pour Benoît puisque c'est là qu'il peut prouver son amour paternel à Ariane. Mais Ariane, elle, ne rêve que de fuites, « anywhere out of this world » avait proclamé Baudelaire. Tout cela semble bien inconciliable et le dénouement proposé par l'auteur nous réserve des surprises.

« J'ai remarqué qu'il y avait de plus en plus de regards éteints dans mon entourage. Il est vraiment temps que je parte », avait proclamé Ariane, piaffant d'impatience. Mais qu'arrivera-t-il quand la Lumière illuminera toute chose?

Dans cette pièce, écrite principalement à l'intention des adolescents, Yves Masson répond à cette question avec une intelligence telle que beaucoup d'adultes pourraient se laisser charmer par les rayons irréels des mondes inconnus



qu'il évoque avec une astuce remarquable et un sens de l'à-propos très pédagogique.

En quête de la vérité

Pour sa part, le personnage que Jean-François Caron fait naître de ses recherches, de ses angoisses et de ses espérances les plus folles survient sur le plateau et nous interpelle par-dessus la voix de tous les autres personnages. À temps et à contretemps, c'est toujours de l'intérieur qu'il arrive. La fuite à rebrousse-poil, ça ne manque pas de charme et finalement le succès ne réside pas en des forces occultes incontrôlables, mais beaucoup plus en des écoutes libératrices dans la mesure où on ne tente pas de se tromper soi-même ni de tromper qui que ce soit d'autre. C'est ce qui s'appelle de la sincérité dramatique. Caron en a assez pour en revendre.

À la frustration que ressent l'auteur d'être le nègre de quelqu'un d'autre — situation considérée comme normale et commodément régulière... (irait-on jusqu'à admettre qu'on est toujours le nègre de quelqu'un d'autre? Ça reste à voir...) — Jean-François Caron oppose la possibilité de prendre en mains toute sa créativité et de la faire s'exprimer dans un personnage d'abord nommé Bâtard puis Bastarache... qui se construira tout au long de la pièce, complétant les autres et leur répondant, tous finalement porte-parole d'un auteur non plus en quête de personnages comme Pirandello mais, plus simplement, en quête de la vérité. « Je voulais, pour la première fois de ma vie, que tous mes personnages aient raison » avoue avec une fausse naïveté, mais bien de mise, un auteur qui cherche, en réponse, l'écho de ses propres appels, même les plus secrets, lancés aux quatre vents de l'espoir et qu'il refuse de voir s'éteindre alors qu'il leur a prêté sa propre voix! Les preuves éloquents de cette volonté ne manquent pas. Par exemple, Bâtard (dans la tête de Danny Gaucher) constate :

Si j'avais les mains libres. Si j'avais les mains libres pour te caresser. Et si t'étais ici et si t'avais les mains libres, tu pourrais t'occuper de ma queue tandis que je pourrais écrire notre histoire d'amour pour nous garder en vie à travers les siècles dans toutes les bibliothèques.

Et quand Bâtard deviendra Bastarache (le jeu de mots est d'une taille symbolique plus qu'appréciable):

Faut parler du monde comme s'il y avait en dedans de moi du monde autre que moi qui pouvait parler. Qui? Qui veut parler? J'ai commencé à écrire. J'étais dans le vide total. Pis en cherchant mes mots, j'ai dérivé. Je me suis imaginé... 70 ans complètement assimilé. Je raconte à mes p'tits enfants ma vie.

J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres... est un perpétuel débat. Entre l'écriture et la vie. Entre la vie et la société. Entre la société et son avenir collectif. Entre l'écrivain et l'histoire. Située à

trois niveaux complémentaires comportant trois personnages chacun — plus le personnage en gestation — elle doit être entendue presque comme un jeu choral, aussi solennellement, mais avec une énorme empreinte de modernité. Le questionnement qu'elle comporte est sans répit et aussi sans pitié, cherchant même à être sans faille. Si Gaucher s'inquiète quand il dénonce son « angoisse d'une crise aiguë d'écriture avant d'avoir été lu », si Danny lui rétorque: « Depuis que je suis vidangeur, ça va mieux financièrement », tout le drame se déroule devant nous à un rythme semblable à celui d'un orchestre de jazz qui finit, par osmose, par rebondir autant à l'intérieur de nos petites forteresses mal protégées qu'à l'extérieur des enceintes populaires.

À Danny Gaucher qui se dit: « Je veux diriger mon navire! J'ai pus de temps à perdre pis toi non plus! Assis-toi pis écris! Sonne l'urgence, ouvre les vannes pis écris, ostie! », ne faut-il pas répondre que son cri d'alarme a été entendu et compris? Pièce à lire absolument. Amateurs de théâtre, défense de s'abstenir!

Alexandra David-Néel

Finalement, il peut arriver que le Survenant souhaité soit tout « idyllicquement » un revenant (ou une revenante). C'est ce que veut nous suggérer Solange Collin dans son évocation d'Alexandra David-Néel intitulée *Si je n'étais pas partie...* Cette pièce est en fait un collage de citations de l'auteure qui a vécu un siècle (elle est décédée en 1969) et dont se réclament à hauts cris les féministes actuelles. Ce rappel a quelque chose de touchant, d'éloquent même et permet d'illustrer l'attente des êtres qui fouillent dans un certain passé pour alimenter leur esprit. C'est leur façon de combler un vide et de trouver un Survenant qui leur convient parfaitement parce qu'il aura indiqué depuis longtemps les véritables dimensions de son existence. Malheureusement, la présentation générale de la pièce n'est pas à la hauteur des citations qui, en fait, ne sont liées les unes aux autres que par le fil blanc d'un manque quasi total d'imagination créatrice. Les personnages présentés n'orientent finalement leur vie qu'en fonction d'un grand chant d'enchantement envers l'auteure évoquée. À la lecture, il m'a semblé que ce texte n'avait pas vraiment trouvé sa propre dynamique et restait toujours à la remorque de la vie et de la pensée d'Alexandra David-Néel. C'est peut-être cela que Solange Collin a voulu faire, mais j'aurais souhaité qu'elle nous le présente avec plus de subtilité, plus de créativité, plus d'instinctivité.

La triple existence d'un rêve éveillé perpétué indéfiniment, d'un espoir qui fait vivre, d'une réalité en laquelle « il faut croire pour la voir » confère au Survenant une place privilégiée dans notre imaginaire collectif qui n'est que la représentation des plus hautes visées de nos besoins individuels. **Lq**

